



Max Billancourt

Comme pollens

Max Billancourt

Comme pollens

© Max Billancourt, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8784-1

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À tous les miens
Je dis à la vôtre !

« Tout est dit et l'on vient trop tard depuis plus de sept
mille ans qu'il y a des hommes qui pensent. »

La Bruyère *Les caractères*

« Comme pollen

Ta peine

Capitaine

Dans le grand tumulte des cieux »

Gérard Manset *Capitaine courageux*

CHAPITRE PREMIER

La journée avait été rude pour tout le monde, moi en particulier, à bout de forces, lessivé, râpé, « cuit comme une rave » comme disait mon père et il était temps d'aller se reposer un peu. On n'avait pourtant pas beaucoup avancé dans notre enquête, nous agitant dans tous les sens sans véritable résultat. J'étais très insatisfait mais que faire ? Rendre, comme bien d'autres le font, mes collaborateurs responsables de notre impéritie ? Ce serait trop facile. Tous les équipiers ont fait le maximum, le commandant, les deux capitaines, les deux lieutenants, les agents, hommes et femmes, tous compétents, courageux et dévoués. C'est peut-être moi qui n'ai pas été à la hauteur, qui ne leur a pas fait suivre les bonnes pistes, moi et moi seul fautif, en manque d'inspiration, démunie de mon pif habituel.

— Vous pouvez rentrer chez vous, les enfants. Allez prendre un peu de repos. Merci pour tout ce que vous faites. Il fera jour demain. On les retrouvera ces salopards ! Je vous le promets. Bonne nuit à tous !

— Merci commissaire et bonne nuit à vous. À demain.

— À demain commandant.

C'est le commandant Edouard Dussardier, dit Doudou, qui me répond. Un sacré bon flic, Dussardier, pugnace, précis, intelligent et en plus un type sympathique et bienveillant que son équipe adore.

Pendant que tout le monde s'éloigne pour rejoindre ses pénates, désormais seul dans mon bureau, j'ouvre tout grand la fenêtre pour m'aérer les poumons et surtout la tronche et j'allume une Marlboro. J'essaie de ne pas trop fumer mais bon, j'aime bien en griller une de temps en temps, histoire de mieux me concentrer et de m'accorder quelques minutes de plaisir. Ceux qui luttent contre le tabagisme en dénoncent les graves dangers et, de leur point de vue, ils ont parfaitement raison, mais ils ignorent le point de vue du fumeur et ils se mettent le doigt dans l'œil jusqu'au coude, ne se rendant pas compte du plaisir que procurent les clopes ; ils ne savent pas et ne sauront probablement jamais. Or, le plaisir dans la vie, même addictif, est aussi indispensable que le boire, le manger ou le baiser, aussi vital que l'air qu'on respire ou que l'eau qu'on boit, bien plus

important que des tas de choses que l'on pense indispensables et qui ne sont que subalternes voire insignifiantes. Alors, de grâce, qu'on me foute la paix et qu'on me laisse fumer à mon aise quelques cigarettes. Comme disait Maximilien Robespierre, le révolutionnaire, à qui certains jaloux haineux reprochaient sa coquetterie vestimentaire: « Je n'ai pas de vice, qu'on me laisse mes défauts ! ».

Assis dans mon fauteuil, les coudes sur le bureau, je repense à tous les événements qui se sont déroulés depuis quelques jours, à ces horribles crimes, à ces assassins en liberté, des malades, probablement des désaxés, à coup sûr des barbares, et ça me fout la trouille, une sacrée trouille. J'en ai vu des saloperies depuis que je suis flic ; ça fait bientôt vingt ans que je suis devenu commissaire. Mais des comme ça jamais. Une telle atrocité. Des victimes affreusement mutilées, du sang partout et puis le nombre de cadavres, treize dans la même pièce, des balles plein le corps, entassées les unes sur les autres, hommes et femmes mélangés, tous à poil ou presque, les yeux exorbités, les bouches tordues. On aurait dit *Guernica*, le fameux tableau de Picasso. Mais en pire parce que les cadavres, en chair et en os, ça pue, ça fouette dur ! C'est pas un tableau, même de Picasso ! En voyant cet hallucinant spectacle, tout à trac, j'ai failli dégueuler mon petit déjeuner. Dussardier aussi. On s'est regardés, horrifiés, sans dire un mot, complètement tétanisés.

Dans le métro qui me ramène chez moi, j'ai l'impression que tout le monde me regarde. Je dois avoir une putain de sale gueule. Je vérifierai tout à l'heure dans le miroir. Mais, à vrai dire, je m'en fous un peu. Je vis seul et, *at home*, je ne ferai peur à personne. Et oui, j'ai bientôt quarante-neuf piges et je vis seul, « en vieux garçon » comme on disait naguère. Je n'ai jamais pu vivre longtemps avec une femme. Incompatibilité d'humeur pourrait-on dire. Le matin au petit déjeuner j'aime avoir la paix, une paix totale, pour me remettre tout doucement dans la réalité. Je n'ai connu que des femmes qui n'arrêtaient pas de causer dès un pied à terre. Insupportable. Et des femmes qui causaient de trucs à la noix, en plus, de coiffeur, de parfum, de robes ou de godasses. Putain, je m'en fous un peu de ça, surtout le matin au réveil ! Et puis je suis très indépendant et j'ai horreur qu'on me dise ce que je dois faire, ce que je dois penser, ce que je dois aimer. Je suis un grand garçon et les femmes n'aiment que les enfants. Enfin, du moins celles que j'ai connues. J'en ai connu pas mal. De toutes les couleurs. Des brunes, des blondes, une rousse. Plus d'une dizaine sont venues vivre avec moi. Je ne sais plus exactement. Il faudrait que je me creuse un peu le cigare et que je les compte, pour être sûr. Ah non ! Je suis trop crevé pour compter. Quelle

importance après tout. On verra demain. Les conneries, ça suffit pour aujourd'hui ! Je pense que les femmes je ne sais pas les aimer. Point à la ligne ! Peut-être que je m'aime trop ? Oh là, mon ami, vas te pioncer s'il te plait, on verra demain pour la philosophie ! Voilà que je me parle maintenant. Il est vraiment temps d'aller mettre la viande dans les torchons ! Ce qu'*illico* je fais.

CHAPITRE DEUXIÈME

Je me sens mieux après une bonne nuit de sommeil. J'ai la chance de pouvoir fort bien dormir même si j'ai des gros problèmes, des tas d'ennuis, d'énormes emmerdements, ce qui, sans prétention, est le cas en ce moment avec notre horrible affaire à résoudre et tous les autres dossiers en cours qui, nonobstant, ne peuvent pas attendre.

Une douche fraîche un peu vive, un rasage de près au coupe-chou et un coup d'eau de toilette de chez Guerlain – même si c'est un gros con raciste, Guerlain est un parfumeur de première bourre, le meilleur à coup sûr ! – un litre de café bien fort avec des tartines lourdement beurrées recouvertes de confiture d'abricots et hop, l'homme est à nouveau en pleine forme, prêt à affronter tous les problèmes, prêt à tout bouffer, du moins l'espère-t-il. On va les retrouver ces assassins et ils seront punis comme ils le méritent. Non mais !

Moi j'ai dormi comme un bébé mais visiblement le commandant Doudou Dussardier pas trop. Il a l'air paumé grave ce matin, pas en forme du tout. Il fait la tronche, Doudou, et n'a pas envie de causer. C'est à peine s'il répond à mon amical salut, par une sorte de grognement bien peu amène, le visage tendu, le regard noir. J'ai l'impression qu'il pourrait mordre, Dussardier, si on avait l'idée de taquiner ! Bon, je n'insiste pas. Il y a des jours comme ça. Comme dirait l'autre ça lui passera avant que ça me reprenne ! Ca n'apporte rien à personne de faire une tronche d'enterrement dès potron-minet. Mais j'admets que, dans ce domaine comme dans bien d'autres, chacun fait comme il peut.

Je réunis toute l'équipe dans mon bureau pour faire le point et surtout fixer les objectifs de la journée. Il faut qu'on avance et vite. Le divisionnaire Malissard, dans le couloir, il y a trois minutes à peine, vient de me mettre un peu la pression, *because* les supérieurs qui lui demandent des comptes, le sous-directeur et le directeur au ministère, le conseiller et le directeur de cabinet du ministre, bref tout le monde...et son père, comme on dit !

Je l'aime bien le divisionnaire, mon patron direct qui est aussi un bon copain. On est de la même promotion de commissaire mais il a grimpé plus vite que moi. Pas vraiment qu'il est meilleur flic, plus fortiche dans les enquêtes, mais surtout

parce qu'il accepte des choses que moi, du genre indépendant au caractère plutôt vif, ne tolère pas. Il a l'échine souple, quoi, pour dire les choses comme elles sont. Et puis il aime bien s'occuper de paperasserie alors que ça me sort par les yeux, la paperasserie. J'aime le terrain. Lui il aime le bureau. Voilà la différence. Mais ça me va. J'ai choisi. Lui aussi. Il sait tout ça le divisionnaire Malissard. On en a souvent parlé, très librement. On se comprend à la perfection. Il n'empêche que tout à l'heure il m'a un peu cassé les roustons, mon copain Malissard.

— Tu comprends, Dudu – je me prénomme Claudius mais on m'appelle Dudu depuis que je suis tout petit, c'est comme ça – on est dans une sale affaire et tu ne peux pas te loucher. Le cabinet du ministre t'a à l'œil depuis l'affaire Chevallier, tu le sais aussi bien que moi. Alors on est sur des charbons ardents. Il faut que tu avances vite, Dudu et que je calme tout ce petit monde ! Avec du biscuit ! Tu comprends ?

— Je comprends Gus – Malissard se prénomme Gustave mais on l'appelle Gus depuis qu'il est tout petit – je comprends parfaitement. On fait le maximum mais pour le moment je n'ai rien, rien de chez rien. Tu comprends ? On va trouver, putain ! On a toujours trouvé, Gus, toujours. Tu le sais aussi bien que moi ! Plus ou moins vite, plus ou moins bien mais on a toujours trouvé. Alors te bile pas trop ! Tu sais faire avec les patrons, bon sang ! Alors gagne du temps. Enfume-les comme tu veux. Je te promets des résultats. Bientôt !

— D'accord Dudu, d'accord. Je te fais confiance mais il me faut des résultats et vite !

— OK Gus, OK et merci. Je te souhaite une bonne journée. Sinon tout va bien ? Simone, les enfants ?

— Oui, oui, tout va bien...

— À la bonne heure !

Il me fait confiance mon pote le divisionnaire mais j'ai bien senti qu'il ne fallait pas que je me loupe. L'affaire Chevallier m'a mis le cabinet du ministre à dos. Je sais bien. Une sale affaire de magouille financière bénéficiant à des hommes et femmes politiques de haut niveau qui se sont grassement servis. Je ne supporte pas les corrompus et les corrupteurs. La corruption est un véritable cancer qui appauvrit les contribuables et les consommateurs – qui sont souvent